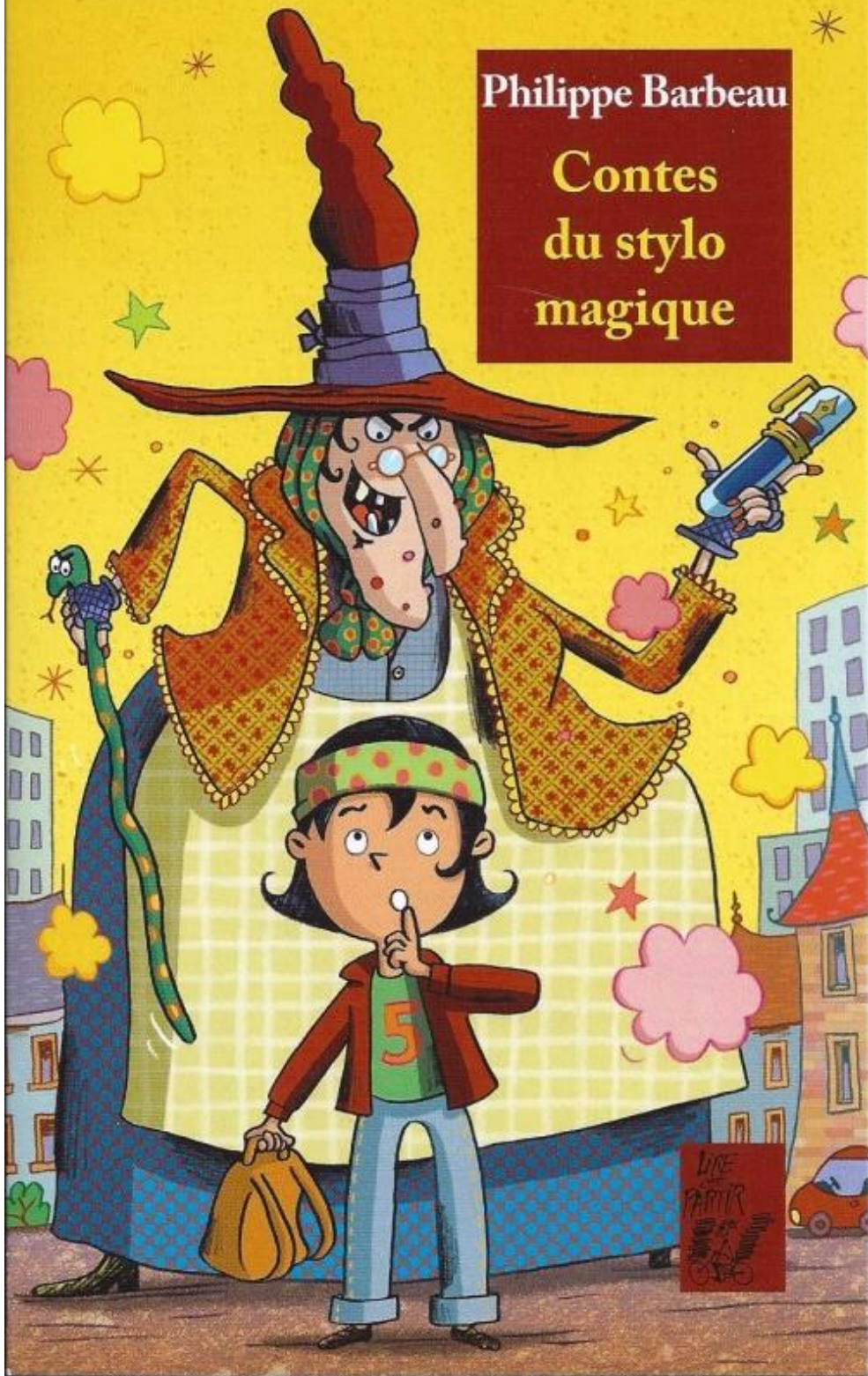


Philippe Barbeau

Contes
du stylo
magique



CONTES DU STYLO MAGIQUE

Lire c'est Partir

www.lirecestpartir.fr

ISBN 978-2-35024-237-8

~ 3 ~

Philippe Barbeau

CONTES
DU STYLO
MAGIQUE

Illustrations
Thierry Christmann

SOMMAIRE

Plongée en lecture	6
Drôles d'animaux.....	10
Chahut monstre !.....	15
Effaceur Depeur.....	20
Coup de pouce	24
La sorcière Salkaraktère.....	27
Le stylo magique.....	31
Mine de rien.....	36
Photo de classe	40
Une bête dans la nuit.....	45
Trésor à enrichir	50
Meilleurs souvenirs	54

Plongée en lecture

« Vous verrez, dit la maitresse ce jour-là, quand vous arriverez à vous plonger dans un livre, vous serez vraiment heureux ! »

Florian souriait tristement dans son coin parce qu'il détestait la lecture, même dans un livre illustré où pas une seule image ne parvenait à l'accrocher.

Ce matin-là, les élèves devaient lire une histoire idiote selon lui, celle d'un prince amoureux d'une sirène.

Il commença à lire parce qu'il le fallait, pour obéir à la maitresse qu'il aimait bien.

Il vit d'abord un imbécile de prince se promener sur une plage en donnant des coups de pied dans de malheureux coquillages qui ne lui avaient rien fait.

Il l'énervait, ce prince de papier, parce que, en plus, il parlait tout seul avec de grandes phrases compliquées.

Florian commençait à penser qu'il ne terminerai pas cette histoire quand, soudain, il l'entendit. Elle avait une voix d'une pureté extraordinaire. Il ne comprenait pas le sens de ses paroles mais elle l'attirait.

Il leva la tête, croyant que quelqu'un chantait sous la fenêtre de la classe mais la voix merveilleuse se tut. Alors il reposa les yeux sur les lignes et il l'entendit de nouveau. Quelle voix fantastique !

Tout à coup, ce fut plus fort que lui, Florian se leva, monta sur sa chaise et, après avoir joint les mains, plongea tête la première dans son livre. Il ne se préoccupa pas de Renaud qui lisait à côté de lui et qu'il éclaboussa copieusement.

Florian nagea un peu sous l'eau puis il remonta à la surface. Il regarda en direction de la plage. L'imbécile de prince y baragouinait encore ses phrases interminables et donnait toujours des coups de pied dans de malheureux coquillages.



Et puis il entendit à nouveau la voix merveilleuse.

Alors il nagea, nagea, nagea droit vers le fond d'où provenait le chant. Une douce lueur bleutée semblait naître de celui-ci car plus Florian descendait, plus la lueur s'intensifiait.

Il croisa plusieurs bancs de poissons. Il aperçut un calamar géant et quantité d'anémones multicolores. Arrivant enfin devant une grotte d'où provenait le chant, il s'approcha en nageant doucement, pour ne rien troubler.

Une sirène chantait assise près de l'entrée de la grotte. Elle s'accompagnait d'un instrument fait d'une carapace de tortue-luth, avec des cordes aux reflets d'or.

Florian l'écouta longtemps. Il était merveilleusement bien.

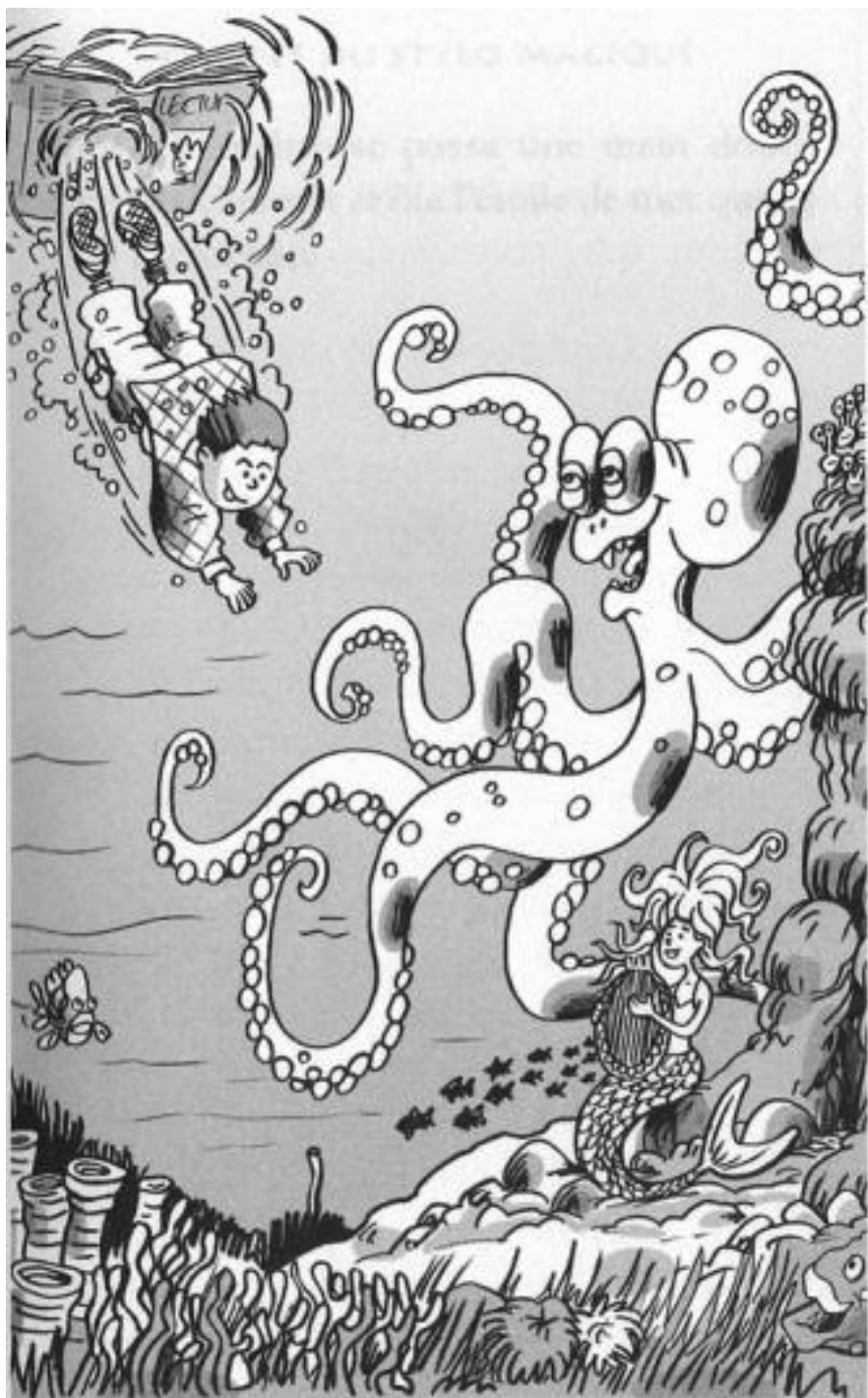
Et puis soudain, une voix ordonna :

« Florian, c'est à ton tour de lire. »

Il leva la tête. La maitresse se tenait à côté de lui. Elle lui souriait.

Un éclat précieux brillait dans le regard de Florian qui n'avait jamais voyagé ainsi.

Alors, la maitresse passa une main douce dans ses cheveux et ôta l'étoile de mer qui s'y était accrochée.



Drôles d'animaux

Simon et ses copains auraient dû se méfier de cette nouvelle maîtresse. Mais ils avaient une excuse : dans la classe unique de leur village, il n'y avait jamais eu que des maîtres qu'ils connaissaient déjà.

La nouvelle maîtresse arriva dans un drôle de camion. Simon s'en souvenait très bien, il était sur la place et jouait aux billes en attendant l'heure de rentrer en classe. Elle voulait se garer à l'endroit où il s'amusait. Comme il ne l'avait pas entendue, elle avait klaxonné.

Mais son camion n'avait pas un avertisseur ordinaire : il avait poussé un rugissement.

Oui, comme un lion en colère ! Et quand le moteur s'arrêta, Simon l'entendit très nettement ronronner. Il ne s'en inquiéta pas car le camion de la maîtresse était une bétailière et il se dit qu'elle devait habiter dans une ferme et l'utilisait pour transporter des animaux. Quoique... dans les fermes, on n'élève jamais de lions... Oui, Simon et ses copains auraient dû se méfier.

Ils rejoignirent la classe en discutant. Un matin de rentrée, on a plein de choses à se dire. En guise de bienvenue, la maîtresse hurla : « Je ne veux pas entendre une mouche tsé-tsé voler ! »



Évidemment, tous obéissent... sauf Geoffrey qui continua à raconter comment il s'amusait à pincer les mollets des baigneurs en se cachant sous l'eau.

Elle lui tira l'oreille et ordonna :

« Dehors, Geoffrey ! Gribouilli, gribouilla, je ne veux plus te voir comme ça ! » Quand Geoffrey sortit, elle sourit et se frotta les mains.

Quelques instants plus tard, les élèves étaient sagement assis en classe et attendaient que la maîtresse leur distribue nouvelles affaires et livres lorsque Josué fit des grimaces à son voisin.



« Dehors, Josué ! hurla la maîtresse. Ça t'apprendra à faire le chimpanzé. Gribouilli, gribouilla, je ne veux plus te voir comme ça. »

Et elle se frotta les mains, un sourire aux lèvres quand le garçon sortit.

Vinrent les mathématiques. Comme Juliette et Laurette en avaient horreur, elles se mirent à discuter.

« Dehors, Juliette et Laurette, les perruches vertes ! vociféra aussitôt la maîtresse. Gribouilli, gribouilla, je ne veux plus vous voir comme ça ! »

Et là encore, elle sourit et se frotta les mains quand les fillettes sortirent.

Stéphane fut ensuite traité d'âne parce qu'il avait fait une faute d'orthographe. Léo de chameau parce qu'il avait donné un coup de pied sous la table de sa voisine. Marie-Pierre de vipère car elle était grossière et Marie-Lou de sapajou parce qu'elle touchait à tout. Évidemment, Salomon, champion de la tache d'encre et de la page froissée fut traité de cochon, Édouard de canard, Léone de lionne, Emilienne de hyène, Jonathan d'éléphant, Sophie de souris, Odile de crocodile, Jean-Loup de loup, Pascal de chacal, Coraline de fouine et Grégory de ouistiti.

Même Liz-Anaëlle qui était toujours très sage fut expédiée dehors après que la maîtresse lui eut dit qu'elle bondissait comme une gazelle.

Simon se retrouva ainsi seul dans la classe, seul avec la maîtresse. Dire qu'il était inquiet est en dessous, très en dessous de la vérité. Il s'appliquait comme jamais et faisait très exactement ce qu'elle lui demandait.

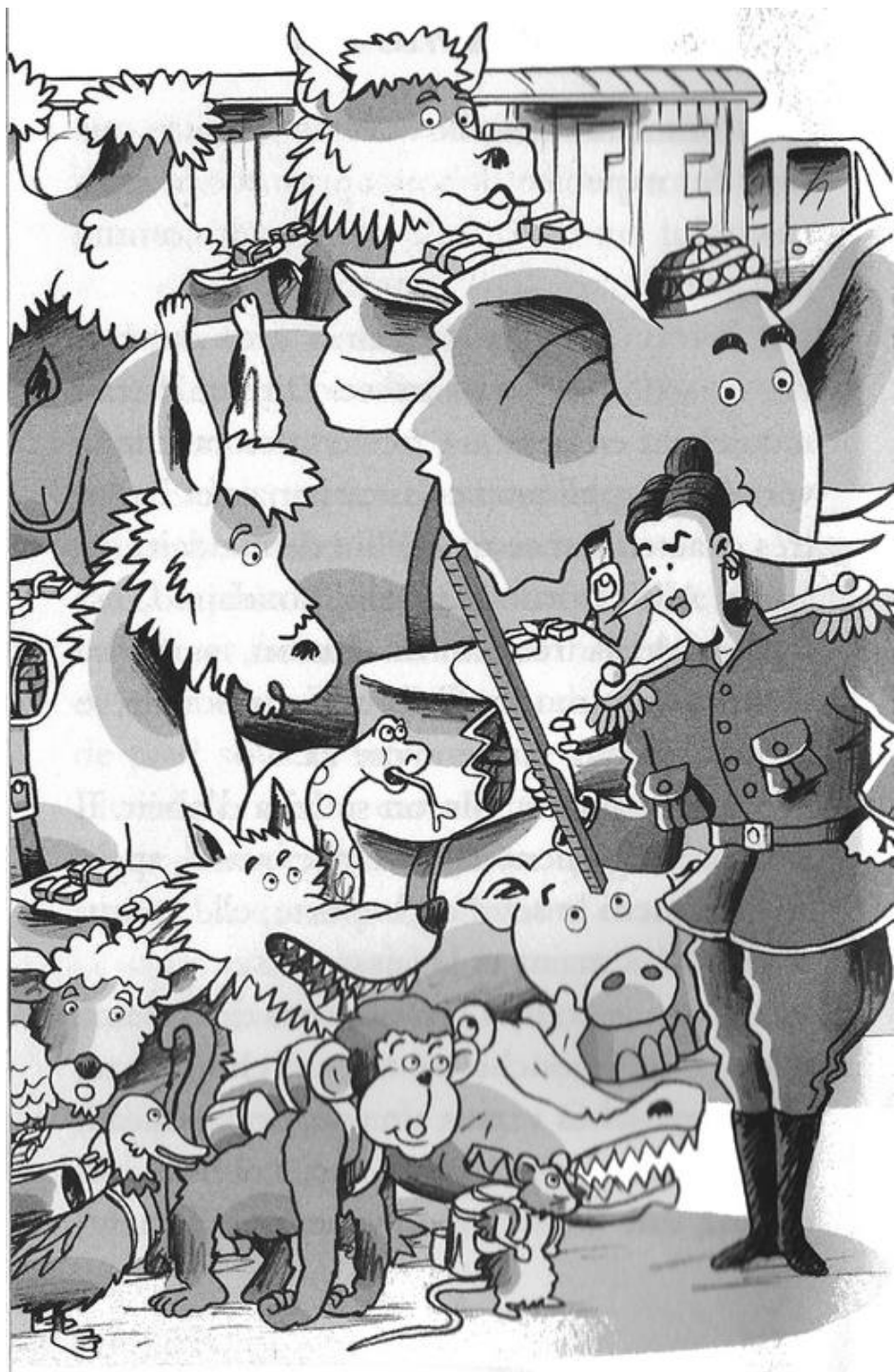
« Allez ! ordonna-t-elle, soudain. C'est l'heure de la récréation. Simon, suis-moi comme un mouton. Gribouilli, gribouilla, je ne veux plus te voir comme ça. »

Évidemment, Simon se hâta d'obéir. Il marchait sagement derrière elle quand, après avoir franchi le seuil de la porte, elle sourit, se frotta les mains et le laissa passer.

Dans la cour, il n'y avait pas de copains mais... une mouche tsé-tsé, un chimpanzé, deux perruches vertes, un âne, un chameau, une vipère, un sapajou, un cochon, un canard, une lionne, une hyène, un éléphant, une souris, un crocodile, un loup, un chacal, une fouine, un ouistiti. Il y avait même une gazelle.

Simon en bêla d'étonnement.

La fausse maitresse les fit alors monter dans sa bétailière et les conduisit dans le zoo extraordinaire qu'elle venait d'ouvrir avec son mari.



Chahut monstre !

Les élèves attendirent d'abord derrière la porte puis, voyant que le maître ne bougeait pas, ils entrèrent calmement en classe.

Il se tenait au tableau, immobile, la main droite levée, tenant la craie. Il semblait chercher le mot qu'il devait écrire.

Comme il ne se retournait pas, les élèves s'assirent à leurs places et s'installèrent sans bruit, même lorsqu'ils sortirent les chaînes de leurs cartables.

Cinq minutes plus tard, le maître n'avait toujours pas bougé.

Alors Cunégonde pouffa. Les autres la regardèrent sévèrement et elle réussit à contenir le fou rire qui la gagnait.

Le maître ne broncha pas.

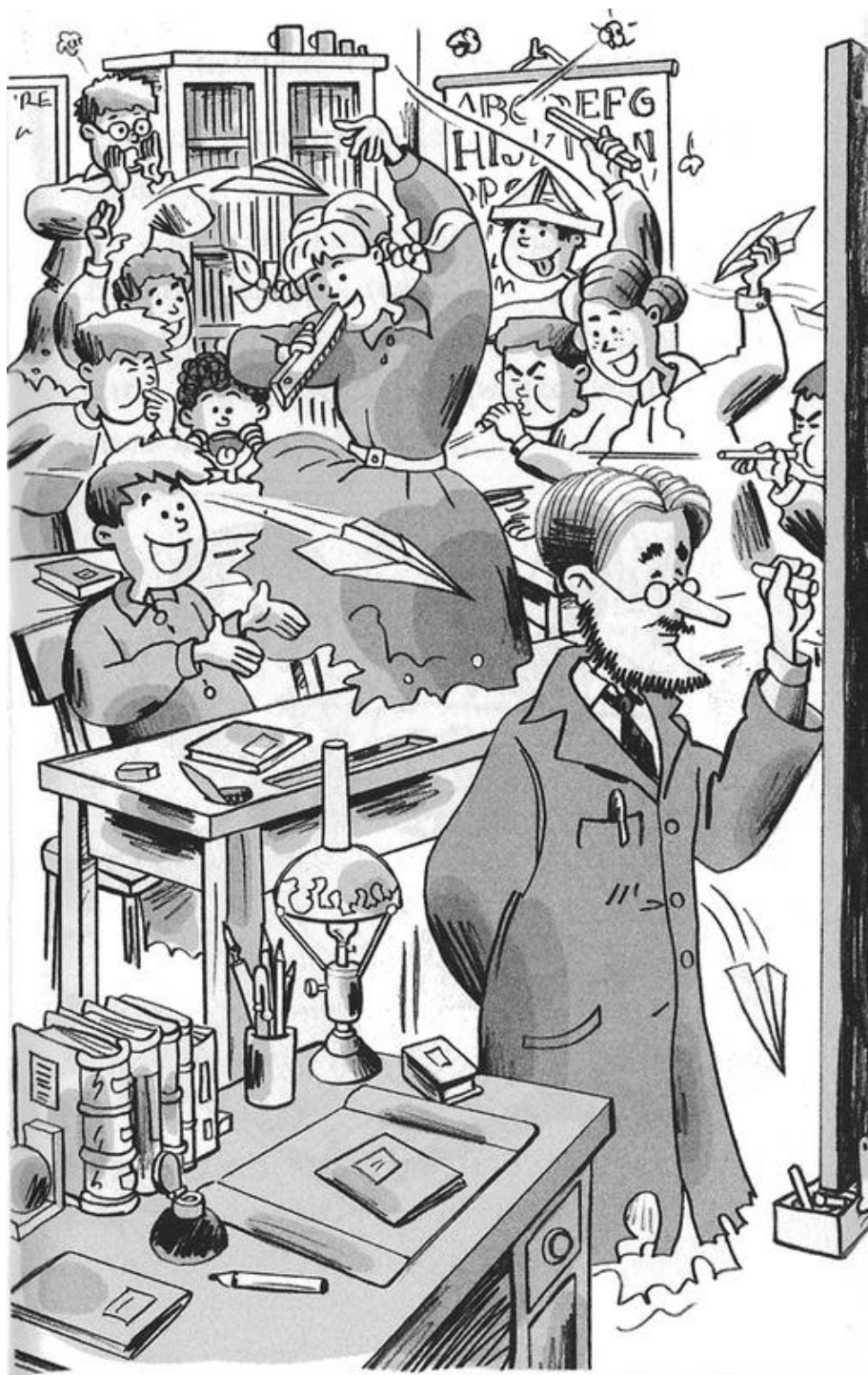
Gustave fut le premier à décroiser les bras et à sortir une feuille et des crayons pour dessiner. Un deuxième élève l'imita puis un troisième, un quatrième...

Seulement, dessiner en silence, ce n'est guère amusant et Edmond se mit à bavarder à voix basse avec Germaine.

Quelques minutes plus tard, un joyeux brouhaha régnait dans la classe. Le maître gardait la pose.

Léontine commençait à avoir terriblement envie de bouger et se fut bientôt plus fort qu'elle. Elle se leva, sauta sur sa table et mima une chanteuse de rap. Les autres l'accompagnèrent en hurlant et en tapant dans leurs mains. Le maître restait imperturbable.

Le concert improvisé touchait à sa fin lorsque Gaston démontra son stylobille et déchira une feuille de papier en menus morceaux qu'il mâchouilla. Il porta le stylo à ses lèvres et, d'un souffle plus froid qu'un vent d'hiver, il catapulte la boulette sur Léopoldine.



Celle-ci n'était pas du genre à se laisser bombarder sans réagir, alors, avec un calme impressionnant, elle souffla dans sa sarbacane. Alphonse évita le projectile qui s'écrasa dans le cou de Paulette.



Mais celle-ci n'était pas du genre...

Les sarbacanes se multiplièrent. Les rires éclataient comme des feux d'artifice. Le maître ne bougeait toujours pas.

Les murs et le plafond de la classe furent bientôt recouverts de boulettes baveuses et les enfants se lassèrent de ce jeu.

Ils se demandaient quoi faire quand Eugénie fabriqua un avion en papier. Gontran l'imita puis Georgette et, peu après, quantité d'avions volèrent dans la classe. L'un d'eux atterrit sur le bureau du maître qui se retourna :

« Qui a lancé cet avion ? » demanda-t-il.

Georges-Édouard leva la main.

« Très bien ! lui dit le maître. Tu auras vingt. »

Puis, s'adressant à tous :

« L'exercice de chahut est terminé. Vous avez fait des progrès. Bravo ! Mais, demain, il faudra faire encore mieux. C'est indispensable pour chahuter dans les classes de vivants où vous travaillerez plus tard. »

Et le maître fantôme ordonna à ses élèves fantômes de sortir en récréation.



Effaceur Depeur

Ce matin-là, sur le chemin de l'école, Pauline pensa : « Hier, Benjamin n'a fait que m'embêter. Aujourd'hui, je vais me venger. »

Au détour d'une rue, une drôle de femme l'aborda. Très vieille et horriblement courbée, elle marchait en s'appuyant sur une canne aux allures de serpent.

« Petite, lui dit-elle d'une voix éraillée, j'ai trouvé ça sur mon chemin. Sais-tu ce que c'est ? »

Pauline ouvrit de grands yeux. La vieille femme portait une curieuse bague à tête de dragon et lui montrait un effaceur dont Pauline avait vu la publicité à la télévision : *Avec l'effaceur Depeur ; il n'y a plus d'erreurs.*

« C'est... C'est un effaceur !

— Le veux-tu ? »

La maitresse en interdisait l'utilisation mais la tentation était trop forte. Pauline le prit en tremblant et remercia la vieille femme le plus poliment possible.

« De rien, lui répondit-elle d'une voix grinçante. De rien, tout le plaisir est pour moi. »

Et elle disparut clopinclopat au coin de la rue... en ricanant.

Cette étrange rencontre avait troublé Pauline et elle repartit en courant. Elle oublia vite la vieille femme, toute contente à l'idée de se servir de son effaceur.

Arrivée devant le portail de l'école, Pauline aperçut Benjamin.

Elle cligna des yeux et pensa très fort qu'elle tenait sa vengeance. Elle fonça alors sur Benjamin et lui donna un petit coup d'effaceur.

Le garçon disparut aussitôt.



Pauline s'approcha ensuite de Gaël. Elle détestait cet imbécile qui tirait les cheveux des filles et bousculait tout le monde pour être le premier à la cantine. Il ne l'ennuierait plus longtemps.

Un petit coup d'effaceur et hop ! elle fut débarrassée de ce gêneur.

Elle fit ainsi disparaître tous les élèves qui lui déplaisaient : Hélène la vilaine, Christopher le crâneur, Siméon le fanfaron, Julien le vaurien. Ça l'amusa beaucoup. Elle fit même disparaître n'importe qui. Il suffisait qu'un élève passe à sa portée et hop ! il disparaissait.

Bientôt, hormis deux maitres qui discutaient sans s'être aperçus de quoi que ce soit, il n'y avait plus personne dans la cour.

« Je vais faire disparaître les maitres. » Quelques instants plus tard, c'était chose faite.

La cour fut soudain envahie d'un silence inquiétant.



Pauline crut alors entendre le rire de la vieille femme. D'abord très bas puis de plus en plus fort jusqu'à devenir insupportable. La panique la prit. Elle voulut quitter la cour mais les murs se dressaient jusqu'à toucher les nuages et le portail d'entrée paraissait soudé au sol.

À cet instant, la cloche sonna et déchira le silence.

Pauline sursauta et... aperçut les maitres et les autres élèves dans la cour. Elle sourit alors à Benjamin puis elle contempla l'effaceur qu'elle tenait.

« Je vais le donner à la maitresse, pensa-t-elle. On ne sait jamais ce qui peut se produire avec un truc pareil... Je préfère être avec des copains parfois pénibles plutôt que rester toute seule ! »



Coup de pouce

Comme tous les jeudis, Samuel vint à l'école à contrecœur car ce jour-là il y avait sport.

Et Samuel détestait le sport. Il essayait de faire ce que demandait la maitresse mais, avant même de se lancer, il savait qu'il échouerait. Les autres élèves ne se moquaient pas ouvertement de lui car la maitresse l'interdisait mais, dès qu'elle avait le dos tourné, ils chuchotaient :

« Alors, Samuel, tu as encore reçu le ballon dans le nez ?

— Quels sont les seuls animaux que Samuel peut battre à la course ?

— Un escargot essoufflé !

— Et une limace qui a mal au pied ! »

Le sport se pratiquait en fin d'après-midi et Samuel ne cessa d'angoisser toute la journée.



Chaque seconde qui passait le rapprochait de l'enfer. Enfin, la maitresse annonça :

« Prenez vos sacs de sport, nous allons au gymnase. »

Dans le rang, Alexandre la Terreur persiffla discrètement :
« Alors, la tortue, on va encore réaliser des exploits ? »

Quelques petits rires discrets ponctuèrent ces paroles. Samuel crut qu'il allait pleurer.

Dans le vestiaire, tandis que, bon dernier, il finissait de se changer, la maitresse s'approcha et lui dit : « Je vais te confier un secret. Promets-moi de le garder. »

Samuel la regarda, surpris, et promit.

« Je suis magicienne, poursuivit la maitresse à voix basse. Chaque fois que je te toucherai avec mon pouce, tu réussiras l'exercice. »

Et elle tourna les talons.

Éberlué, Samuel pénétra dans le gymnase tandis que les autres le regardaient avec des sourires en coin.

La maitresse précéda le groupe vers un tapis de sol et annonça :
« Aujourd'hui, nous allons faire des roulades. »

Samuel soupira. Non seulement, il ratait toutes ses roulades mais, en plus, plonger tête en avant lui donnait envie de vomir. La maitresse ne lui laissa pas de répit.

« Samuel, tu commences ! »

Il entendit ricaner dans son dos lorsqu'il s'agenouilla devant le tapis.

« Tu as bien compris ? Tu poses tes mains, tu entres ta tête dans tes épaules, tu fais le dos rond et tu pousses avec tes jambes. »

Et elle lui donna un coup de pouce sur l'épaule. Un curieux frisson le parcourut mais, pour la première fois, il réussit une roulade. Elle n'était pas très droite mais ressemblait à une roulade. En plus, il se releva en pleine forme.

Un murmure de stupeur parcourut les élèves.

« Bravo ! s'exclama la maitresse. Recommence. »

Après un deuxième coup de pouce, Samuel réussit encore mieux sa roulade sans éprouver la moindre nausée.

Vinrent ensuite les tirs avec le ballon de basket.



D'habitude, Samuel ratait tous ses paniers mais, après un coup de pouce, il vit le ballon pénétrer dans le panier du premier coup.

Bien que son lancer ne soit jamais parfait, il réussit dix paniers sur dix. À la fin de la séance, personne ne songeait plus à se moquer de Samuel.

Très fier, il alla voir la maitresse et lui déclara, un large sourire aux lèvres :

« Merci Madame mais, la prochaine fois, ne me donnez plus de coup de pouce magique, je pense que j'y arriverai tout seul. »

La sorcière Salkaraktère



« Silence absolu. Je ne veux plus entendre un mot ! »

La cloche venait de sonner et les élèves s'étaient rangés devant la porte de la classe. Grégory appela Quentin à voix haute.

« Viens ici tout de suite ! » lui ordonna la maitresse.

Grégory sortit du rang et s'avança tranquillement vers l'institutrice.

Celle-ci prit un air féroce et gronda :

« Privé de récréation pendant une semaine ! »

Grégory courba les épaules, baissa la tête. La punition était très lourde et il ne s'y attendait pas. Il regagna le rang les yeux pleins de larmes.

Les élèves s'assirent à leurs places en retenant leur souffle.

« Coralie, au tableau ! » hurla la maitresse.

La fillette se leva et sa chaise émit un léger bruit.

« Deux points de moins ! annonça la maitresse. Ça t'apprendra à faire grincer ta chaise en te levant. »

La maitresse est vraiment très sévère aujourd'hui, pensa Michaël. Il faillit le lui dire mais il se ravisa au dernier moment. Coralie bafouilla quelques mots.

Exaspérée, la maitresse finit par rugir : « Deux sur dix ! Ça ne mérite pas plus et comme tu avais deux points en moins, tu as zéro. »



C'était vraiment injuste car tout le monde savait que Coralie apprenait très bien ses leçons mais qu'elle perdait ses moyens lorsqu'on la brusquait. Michaël contint tant bien que mal sa colère. Il regarda Fabien et Marine qui, eux aussi, avaient l'air fâché.

La maitresse passa ensuite à la leçon de mathématiques sur la multiplication. Elle allait à une vitesse démoralisante. Marjorie, qui voulait être une grande savante plus tard, était la seule à suivre.

Pour terminer, la maitresse donna un exercice d'application où, évidemment, à l'exception de Marjorie, chacun eut faux. Elle distribua alors une punition générale : copier cinquante fois : *J'écoute la leçon en classe*. Et quand Marjorie protesta, elle vit sa punition doublée.

Vint ensuite la lecture. La maitresse s'énerva encore plus. Romain eut trois verbes à conjuguer, Alicia cinq, Mouloud dix et Raphaël vingt.

Ce fut un immense soulagement quand les élèves entendirent sonner la cloche de la récréation.

La maitresse sursauta et lâcha sa craie qui éclata en mille morceaux en touchant le sol. Un tourbillon multicolore l'enveloppa.

Quand il disparut, elle avait retrouvé son joli sourire habituel.

« Ouf ! souffla-t-elle. Ce matin, la sorcière Salkaraktère m'a jeté un sort car elle me trouve trop gentille avec vous. Ce n'était pas amusant pour vous et encore moins pour moi. Bien sûr, toutes les punitions et mauvaises notes sont supprimées... »

Le stylo magique

Thibault rentrait tranquillement de l'école quand il aperçut un objet brillant dans le caniveau. Il se baissa. C'était un banal stylo en plastique transparent. De nombreux élèves de sa classe avaient le même. Il allait donner un coup de pied dedans lorsqu'il remarqua que sa cartouche d'encre était encore pleine.

Alors il le ramassa et le mit dans son cartable.

Arrivé chez lui, Thibault mangea deux tartines de confiture, but un verre de jus de fruit puis s'assit à son bureau sans enthousiasme pour faire ses devoirs et apprendre ses leçons. Il détestait ça.

Soudain, en ouvrant son cahier de brouillon, il se souvint du stylo trouvé et eut envie de l'essayer. Il tendit la main pour le prendre et, comme s'il avait redouté quelque chose, son cœur battit plus fort que d'habitude. Dès qu'il le saisit, le stylo se cala parfaitement au creux de ses doigts.

Bien qu'un peu surpris, Thibault n'y attachait pas d'importance et se lança dans ses multiplications... qu'il fit avec une incroyable aisance. L'exercice de grammaire et celui de vocabulaire lui parurent aussi faciles. Ensuite, lorsqu'il passa aux leçons, il garda le stylo en main sans même y penser et celui-ci glissa sur la poésie et la leçon d'histoire qu'il avait à apprendre. Chaque mot, chaque phrase s'inscrivit immédiatement dans sa mémoire.

Dès leur retour du travail, les parents de Thibault vérifièrent ses devoirs qui, contrairement à l'habitude, étaient bien faits. Ils lui firent réciter ses leçons. Thibault les savait parfaitement. Ils le félicitèrent.

Lorsqu'il se coucha, il n'osait croire qu'il avait trouvé un stylo magique.

La journée de classe du lendemain le lui prouva définitivement. Il réussit le contrôle d'histoire, trouva facilement la solution du problème de mathématiques et récita sa poésie à la perfection.



La maitresse, autant que les autres élèves, en furent surpris. Moussa, son meilleur copain, lui demanda même ce qu'il avait mangé pour tout réussir comme ça. Il ne lui répondit pas.

Thibault n'avait qu'une crainte : que la réserve d'encre de son stylo ne s'épuise. Mais il fut vite rassuré : le niveau ne diminuait pas.

Un mois plus tard, il était devenu le meilleur de la classe, lui qui avait toujours été bon dernier.

Alors, il dit que le travail était facile. Il se moqua des autres qui peinaient sur les exercices et bafouillaient en récitant les leçons.

Peu à peu, tous les élèves évitèrent Thibault. Moussa ne joua plus avec lui et ne lui adressa même plus un sourire.

Thibault était seul. C'était sans importance. Il était le plus intelligent, le plus fort et il se trouvait le plus beau.



Le temps passa jusqu'au jour où...

La maitresse avait bien insisté : ce devoir était particulièrement important. Thibault savait sa leçon sur le bout des doigts, ce qui ne lui avait pas demandé plus de mal que d'habitude. Il était certain que la note maximum viendrait encore orner le haut de sa copie.

Il sortit sa trousse de son cartable, cérémonieusement, mais, après l'avoir ouverte, il se figea. La cartouche du stylo magique était vide. Il se tourna vers Moussa et lui demanda : « Tu n'aurais pas un stylo à me prêter ? » Le garçon lui en donna un.

Ce nouveau stylo était ordinaire. Thibault le prit, sourit à Moussa et lui proposa : « Excuse-moi de t'avoir oublié pendant tout ce temps. On redevient amis ? » Moussa sourit à son tour.

Alors, avec application, Thibault fit la première opération.

Mine de rien

Le maître ordonna de ranger les affaires. Charly avait encore en tête la leçon qui venait de se terminer. Il ne parvenait pas à croire que, dans de nombreux pays, des enfants travaillaient et étaient même réduits en esclavage.

Il repensait à ceux qui cousaient les chaussures de sport et les ballons de football, à ceux qui fabriquaient des briques ou tissaient des tapis à longueur de journée. Il revoyait surtout la photo de ce garçon sortant de la mine d'où il extrayait le charbon. Il était vêtu de guenilles toutes noires. La légende disait qu'il s'appelait Pedro et vivait dans un pays d'Amérique du Sud.

Charly ne rentra pas directement chez lui mais passa par la bibliothèque au rayon des documentaires. Là, il trouva le livre qu'il cherchait.

Ce livre parlait du travail des enfants à travers le monde. Soudain, au détour d'une page, Charly découvrit la même photo que celle vue en classe. Avec la même légende.

« Pedro... »

La bise gifla Charly. Il faisait encore nuit et le vent chahutait les pins qui poussaient à flanc de montagne.

Poussant les brouettes chargées de leurs outils, les enfants travaillant dans les mines avançaient péniblement sur la pente raide.

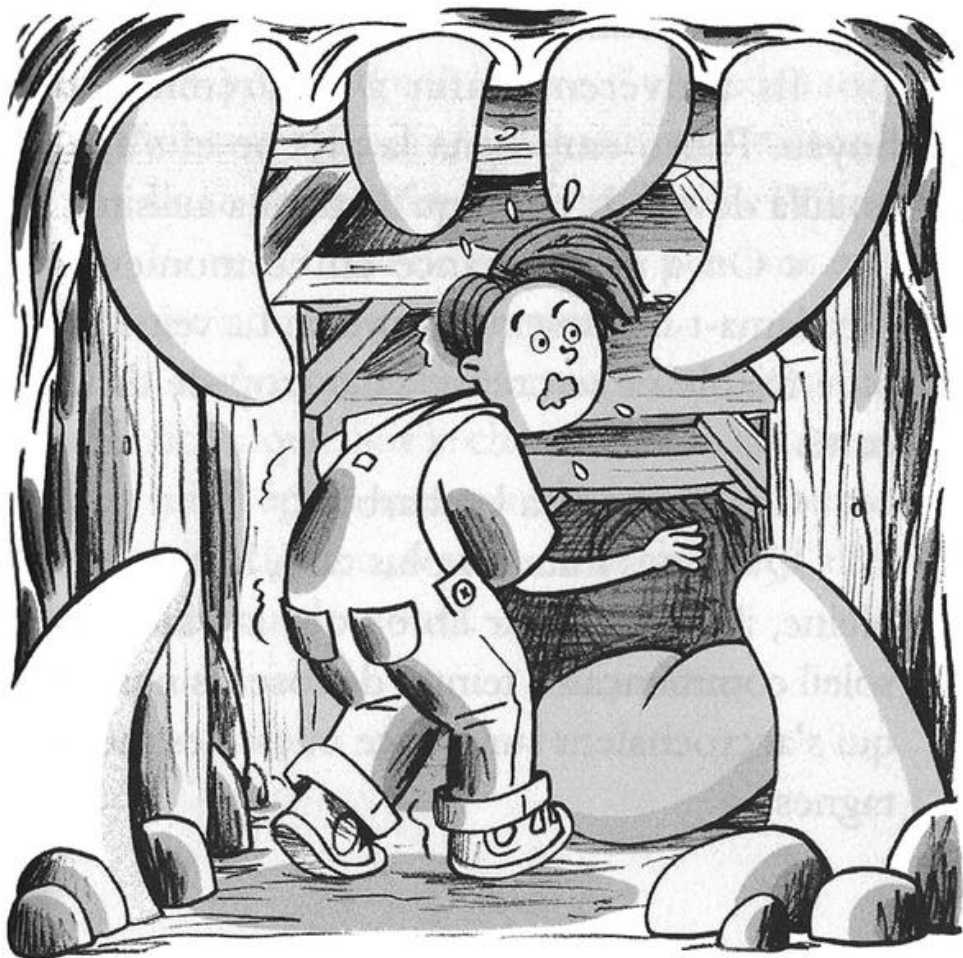
« Il ne fait pas chaud ce matin ! remarqua Pedro.

— Non ! répondit Charly que la faim tenaillait. Mais, une fois à l'intérieur, on ne sentira pas le vent. »

Pedro n'ajouta rien. Sous l'éclat de la lune, il était très pâle. Le contremaître ordonna d'accélérer et les enfants arrivèrent enfin à proximité des entrées de mine. Pedro et Charly rejoignirent la leur.



À chaque fois, Charly passait le seuil de cette gueule noire avec l'impression qu'un monstre l'avalait. Ce monstre l'avait toujours libéré mais Charly savait qu'un jour, s'il le voulait, il le garderait prisonnier au creux de son ventre immonde. Il lui suffisait de s'écrouler.



Charly avança tête baissée dans l'étroit boyau qu'éclairait à peine la lumière vacillante de la lampe que tenait Pedro. Le plafond était bas. Il se baissa davantage et son dos commença déjà à le faire souffrir. Ce n'était qu'un début. Il le savait.

Ils arrivèrent enfin à l'extrémité du boyau. Pedro empoigna la pioche et s'agenouilla devant la paroi qu'il attaqua aussitôt.

« On a de la chance en ce moment ! s'exclama-t-il faussement joyeux. La veine est plus friable et se creuse sans trop de difficulté. »

Charly chargea le charbon.

Quelques minutes plus tard, la brouette pleine, il revint à l'air libre pour la vider. Le soleil commençait à teinter de rose les nuages qui s'accrochaient sur la face ouest des montagnes.

Il achevait de mettre les derniers morceaux de charbon dans le sac de toile noire quand, soudain, alors qu'il se redressait mains sur les reins pour soulager son dos, il entendit un grondement au fond de la mine. Il se précipita à l'entrée et hurla :

« Pedro ! »

Charly tenta d'entrer dans le boyau. Un nuage de poussière de charbon l'en dissuada et, alors qu'il craignait le pire, il vit Pedro sortir, titubant, toussant, crachant mais vivant !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le vent hurla de plus belle pendant que le nuage noir les enveloppait.

Charly, songeur, referma le livre et quitta la bibliothèque. Sur le chemin qui le ramenait chez lui, il épousseta ses vêtements et pensa que, mine de rien, il avait de la chance d'aller à l'école tous les jours.

Photo de classe

La maitresse avait recommandé la veille au soir :

« Demain, faites-vous beaux. Le photographe vient... »

Charline avait mis son superbe pull bleu comme le ciel et avait fixé dans ses cheveux une belle barrette en forme d'oiseau. Elle adorait être prise en photo. Surtout qu'elle souriait, chaque fois que celui qui actionnait l'appareil disait : « Attention, le petit oiseau va sortir ! »

Quelques minutes après l'entrée en classe, on frappa à la porte. C'était le photographe. Il était habillé tout en noir et affichait un regard triste.

« Où nous installons-nous pour la photo de classe ? demanda la maitresse.

— Je... Je préfère prendre d'abord les photos individuelles.

— Par qui commence-t-on ?

Le photographe marqua une hésitation puis souffla :

— Y a-t-il un élève qui aimerait devenir vétérinaire ?

La question surprit la maitresse qui demanda malgré tout aux enfants :

— Qui aimerait être vétérinaire ?

Charline leva le doigt.

— En plus, remarqua le photographe lorsqu'elle arriva à sa hauteur, tu as la barrette idéale. »

Il avait installé son matériel sous le grand tilleul de la cour : une chaise et un très vieil appareil posé sur un trépied et dissimulé sous un tissu noir. Il demanda à Charline de s'asseoir sur la chaise avec la trousse de secours de l'école. Charline trouvait bizarre d'être prise en photo ainsi mais elle sourit quand même.



Le photographe se glissa sous le tissu noir et cria : « Attention au petit oiseau ! »

Un éclair jaillit et Charline se sentit aspirée par un violent courant d'air. Elle se retrouva dans une chambre noire qu'éclairait vaguement une chandelle posée sur un bougeoir.

« Ah ! enfin du secours. Ce n'est pas trop tôt. »

Ça alors ! Un oiseau lui parlait. Un petit oiseau qui était allongé dans un coin. Il paraissait mal en point. Charline s'en approcha et lui demanda :

« Qui es-tu ?

— L'oiseau de l'appareil.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je suis malade. Je n'arrive plus à sortir quand le photographe prend la photo. »

Charline ouvrit la trousse de secours. Elle sortit le désinfectant et en aspergea l'oiseau. Elle prit ensuite un pansement et le posa sur l'aile droite du malade. Enfin, elle retira sa barrette et caressa l'oiseau avec.



Il poussa un petit chant joyeux... et Charline se retrouva assise sur la chaise, sous le tilleul, en face du photographe.

Celui-ci avait un sourire rayonnant et portait de très beaux vêtements arc-en-ciel.

« Bravo ! s'exclama-t-il. Mon appareil est réparé. Je vais te prendre en photo et je suis certain que cette photo sera très belle. Attention, le petit oiseau va sortir ! »

Et Charline sourit.



Une bête dans la nuit

Hugo venait de finir son exercice et, histoire de se donner quelques frissons, il rejoignit le coin bibliothèque.

Là, il choisit un livre, l'ouvrit et... l'aperçut tout de suite, cachée dans l'ombre des fourrés. La clarté de la lune dans ses yeux la trahit.

À en juger par la puissance de son souffle, ce devait être une bête monstrueuse. Hugo savait déjà qu'il lui faudrait faire attention mais là, il devrait redoubler de prudence.

Il épia d'abord les rumeurs de la nuit. Quelques insectes chantaient dans le secteur. Une longue plainte s'élança dans le lointain. Les arbres frémirent sous la caresse de la brise. Eux aussi semblaient avoir peur.



L'haleine pourrie de la bête glissa ses relents jusqu'à Hugo. Il eut la nausée.

Il ne pouvait pas rester comme ça. Il lui fallait faire quelque chose. Il osa un pas, d'un mouvement très lent, presque imperceptible, à la limite du déséquilibre. La bête le fixait toujours. Pour l'instant, elle se tenait sur ses gardes et ne semblait pas désireuse d'attaquer. Il devait d'autant plus se méfier. Ces créatures étaient particulièrement sournoises, vives... et puissantes.

Hugo était maintenant bien dans le livre et serrait le manche de son poignard d'une main moite. Il maîtrisait à peu près ses tremblements. L'air sifflait en passant dans sa gorge sèche. Il avait peur,

vraiment peur mais il se contrôlait encore. De toute manière, maintenant, il s'était trop engagé pour reculer. Céder à la panique ne pourrait que signifier sa fin. Ne jamais tourner le dos à la bête était la règle absolue pour espérer s'en sortir.

Il devait avancer.

L'autre semblait avoir compris ses intentions. Hugo la sentit frémir. Au mouvement des feuilles qui la dissimulaient à moitié, il devina qu'elle bandait ses muscles, se ramassait sur elle-même, assurait ses appuis.

Soudain, au-dessus, un froissement d'ailes. Hugo leva la tête une fraction de seconde.

Erreur ! Un poids énorme lui tomba dessus. Le choc le déséquilibra mais il ne lâcha pas son couteau qu'il planta en hurlant dans la masse qui venait de s'abattre sur lui. Il s'effondra et s'évanouit.

Hugo reprit ses esprits.

Son poignard semblait enfoncé jusqu'à la garde dans la bête. Le poids l'étouffait. Un liquide chaud et gluant lui coulait dessus. Il eut envie de crier mais c'était impossible. Il parvenait à peine à respirer.

Comment faire ? Il n'avait aucun secours à espérer, pas même celui du maître qui était trop occupé avec ses autres élèves. Il devait se débrouiller seul.

Hugo n'entendait plus aucun bruit alentour. La forêt paraissait attendre pour reprendre sa vie.

Un terrible doute l'assaillit. Il sentit ses forces lui échapper et il eut terriblement envie de tout laisser aller, de céder sous ce poids qui l'écrasait, de ne même pas tenter sa toute dernière chance. L'autre eut encore quelques soubresauts puis ne bougea plus, devenant encore plus lourde. La main droite de Hugo chercha une prise, en accrocha une. Il tira, tira, tira. Ses forces s'amenuisaient encore si c'était possible, mais il insista... et se dégagea enfin.



Quelques minutes lui furent nécessaires pour reprendre son souffle. Quand il se sentit enfin mieux, il ferma le livre et quitta le coin bibliothèque pour rejoindre sa place, à gauche du tableau. Demain, il tâcherait de lire une aventure moins dangereuse.



Trésor à enrichir

La maitresse affirmait souvent : « Votre expression écrite n'est pas très riche. Il faut absolument faire marcher votre imagination, il faut vous creuser la tête. Je suis certaine que vous avez tous un trésor caché dans votre cerveau. »

Cindy voulait bien chercher ce trésor mais ne voyait pas comment s'y prendre.

Heureusement, une nuit, elle venait à peine de s'endormir quand elle se réveilla en sursaut.

Enfin, elle crut se réveiller car, en fait, elle dormait toujours.

Pas plus grande qu'une puce, elle était assise, bien réveillée, à côté d'elle-même, de sa taille habituelle, dormant d'un profond sommeil.

Au début, ça la gêna un peu mais, lorsqu'elle aperçut le matériel sur la taie d'oreiller, elle se dit que c'était plutôt une chance.

Il y avait là un casque de spéléologue équipé d'une lampe frontale et une échelle de corde.

« Formidable ! Avec ça, je devrais pouvoir chercher le trésor dont a parlé la maitresse. »

Et Cindy s'en empara tout de suite.

Elle se demandait comment pénétrer dans son crâne lorsqu'une trappe s'ouvrit à ses pieds, juste au-dessus du sourcil gauche.

Elle y balança aussitôt l'échelle de corde dans le passage et descendit.

Là, ce fut la grande découverte. Son cerveau n'était pas si vide qu'elle le pensait.

Elle trouva d'abord un enchevêtrement de nombres pour le moins mal rangés. Elle devait être dans le coin des mathématiques et comprit pourquoi elle peinait tant dans cette matière.



Elle chercha le trésor dans cette masse et profita de l'occasion pour remettre un peu d'ordre : les zéros avec les zéros, les uns avec les uns et ainsi de suite.

Elle fit aussi des piles de signes, les plus et les moins chacun de leur côté, les multipliés et les divisés dans deux autres tas.

Ensuite, elle découvrit la machine à opérations et s'aperçut qu'elle était un peu grippée.

Elle utilisa donc une burette trouvée sur place pour la huiler. Demain, elle en était sûre, ça irait mieux en classe et les problèmes devraient trouver plus facilement leur solution. Heureusement car, ici, elle n'avait pas découvert le moindre trésor.

Cindy explora ensuite le coin du sport. Là, en plus d'un immense tableau de commandes qui lui permettait de faire les gestes les plus justes, il y avait une énorme quantité de matériel : ballon, sifflets, maillots, filets, raquettes...

Pas étonnant qu'avec un équipement pareil, elle brillât dans tous les sports. Elle fouilla dedans mais ne découvrit toujours pas de trésor.

Elle parcourut ainsi les différents coins de sa vie : la cuisine, les rêves, les jeux électroniques, le rire, les jeux de société, l'histoire, la géographie, etc. Il ne lui en restait plus qu'un à découvrir : celui du français.

Là, Cindy dut reconnaître qu'il n'y avait pas grand-chose, mais elle ne s'en étonna pas. Elle avait horreur de lire et ce n'était pas les rares histoires que lui racontaient de temps en temps ses parents qui pouvaient meubler l'endroit. Et puis, phrases et mots jetés pêle-mêle ici étaient dans un état lamentable : bourrés de fautes d'orthographe et de grammaire. Quant à la conjugaison...

Elle inspecta tout de même l'endroit en se disant que, de toute manière, elle n'avait aucune chance d'y découvrir le trésor dont avait parlé la maitresse.

Soudain, elle aperçut une petite boîte dans le faisceau de sa lampe frontale. Cette boîte n'était pas bien grosse mais Cindy pensa :

« Peut-être que... »

Elle l'ouvrit d'une main tremblante et découvrit quelques petites graines. Elle en prit une, la piqua dans le sol qui était meuble à cet endroit et, peu à peu, elle vit la graine germer et une plante se développer, une plante aux feuilles d'or. Cindy regarda ces feuilles de plus près et constata que des mots étaient écrits dessus. Elle en déchiffra quelques-uns, reconnut les bribes des histoires que lui lisaient de temps en temps ses parents. L'orthographe n'était toujours pas terrible, mais c'était lisible. Et puis, il y avait de l'émotion.

Alors elle sut qu'elle avait découvert le trésor dont avait parlé la maitresse. Ce trésor était extrêmement fragile aussi décida-t-elle de l'enrichir. Dès demain, elle essaierait de lire et peut-être que, peu à peu, d'autres petites graines viendraient s'ajouter. Elle ferait alors preuve d'une plus grande imagination en expression écrite.

Meilleurs souvenirs

Jules haïssait la mère Duchemol. Il habitait à côté de chez elle depuis toujours et il la haïssait. En plus, il détestait envoyer des cartes postales et ses parents lui avaient ordonné d'en adresser une à la mère Duchemol depuis la classe de mer.

« Allez ! lui avaient-ils dit au moment de monter dans le bus. Tu feras un effort. Madame Duchemol est si gentille avec toi. »

On voit bien qu'ils ne sont jamais enfermés avec elle tout un mercredi ! ronchonna Jules en lui-même.

Cela lui arrivait plus souvent qu'à son tour quand ses parents étaient en déplacement.

À tous les coups c'était la même galère. Papa et maman l'abandonnaient vers 8 h sur le seuil de la porte de la mère Duchemol. Il avait déjà dû se lever plus tôt un mercredi et il adorait paresser au lit. Ce n'était pas fait pour le mettre de bonne humeur.

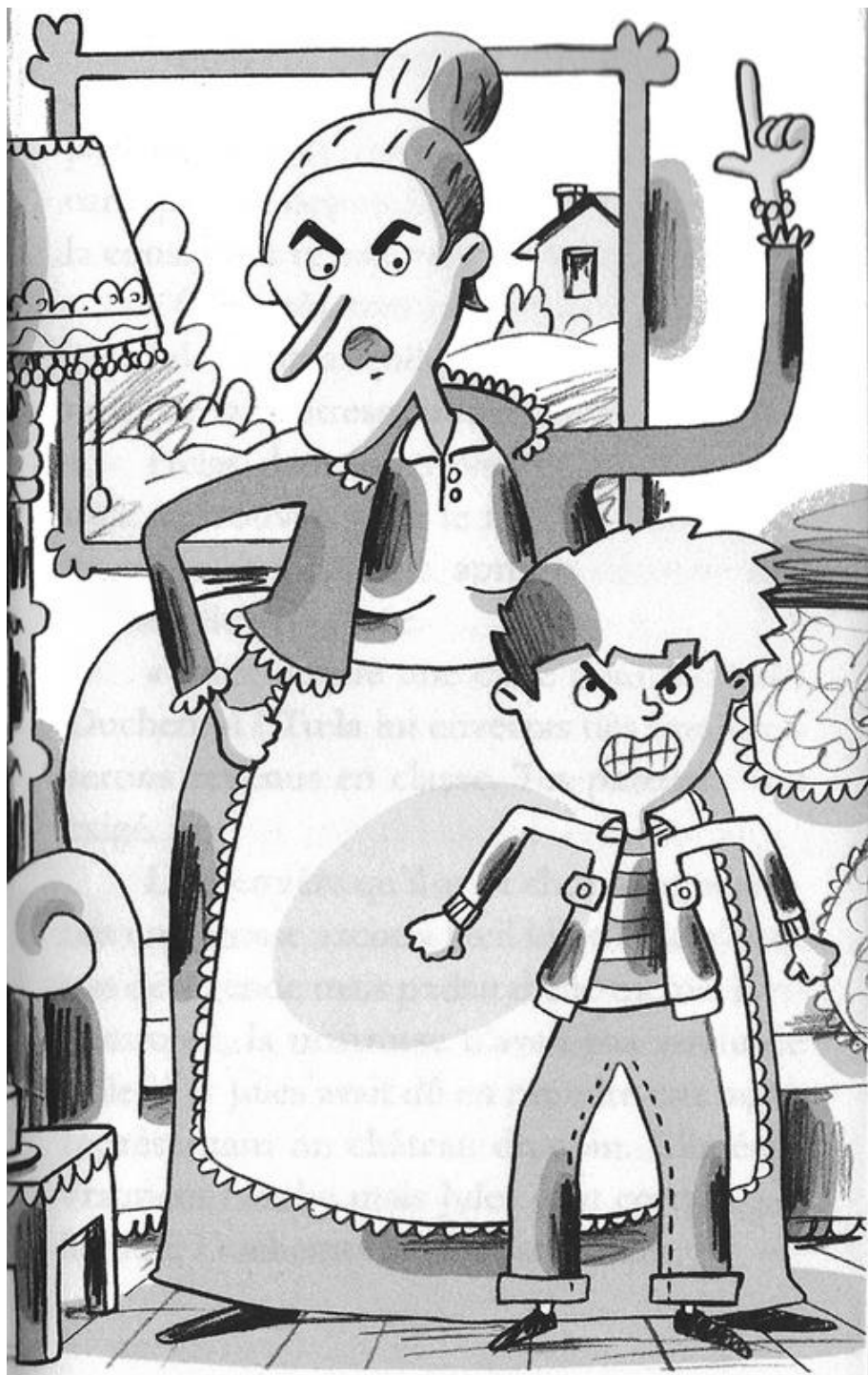
Ensuite, la face rabougrie de cette vieille chouette apparaissait dans l'embrasure de la porte et la galère commençait vraiment.

À longueur de journée, elle lui serinait : « Moi, à ton âge, je faisais ci, je faisais ça... »

« De mon temps, c'était bien mieux. Et puis, les jeunes étaient courageux... »

Elle passait la journée à lui rebattre les oreilles de son époque qui, apparemment, était un paradis. Elle obligeait aussi Jules à manger des trucs infâmes, à écouter des histoires idiotes qu'elle lui contait de son horrible voix éraillée.

Vraiment, Jules supportait de plus en plus mal la mère Duchemol... et, en plus, ses parents avaient exigé qu'il lui envoie une carte postale depuis la classe de mer, passant la consigne à la maitresse en concluant :



« C'est très, très important ! »

Jules avait attendu la fin du séjour, espérant que la maitresse oublierait.

Hélas, deux jours avant de rentrer, alors qu'il se trouvait chez le marchand de journaux avec ses copains, après la dernière baignade, elle ordonna :

« Jules, achète une carte pour madame Duchemol ! Tu la lui enverras dès que nous serons revenus en classe. Tes parents l'ont exigé. »

La première qu'il avait choisie représentait une grosse vache à l'œil idiot. Elle n'avait pas de légende mais parlait d'elle-même. Évidemment, la maitresse n'avait pas voulu de celle-là et Jules avait dû en prendre une autre représentant un château du coin. Elle était vraiment moche mais Jules était certain que la mère Duchemol la trouverait belle.

« Ce serait bien mieux si je lui envoyais... »

Cornebidouille !

Il venait d'avoir une idée extraordinaire, une idée qui allait le venger de toutes les souffrances qu'elle lui avait fait subir.

Sa grand-mère lui avait acheté un livre de magie juste avant son départ.

« Tu verras, lui avait-elle alors affirmé, il te sera très utile. »

Il l'avait parcouru dans le bus, se demandant en quoi ce bouquin pourrait l'aider en classe de mer. Là, il commençait à comprendre. S'il se rappelait bien, il avait lu...

Dès son retour au centre, Jules fonça le chercher dans son casier, retourna à sa place, l'ouvrit à la page 13 et retrouva la recette magique qui lui avait donné cette fameuse idée.

« Pourvu que ça marche ! »

Jules prit une feuille, posa sa main droite dessus – le truc ne marchait qu'avec la main droite ; c'était très important.

Il saisit son crayon et suivit les contours de sa main sur le papier. Il découpa ensuite en respectant bien la ligne tracée.

Une fois cela fait, il écrivit sur la main de papier : « Meilleurs souvenirs »

« Voilà ! »

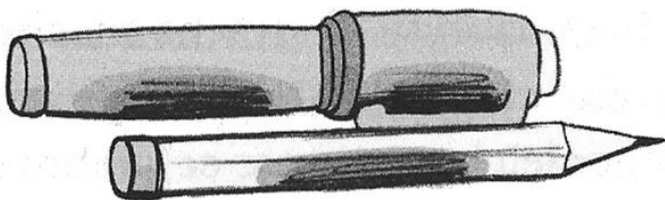
Il avait une superbe silhouette de sa main avec ce qu'il fallait dessus. Restait maintenant le plus délicat.

Jules prit une enveloppe, glissa la silhouette dedans en prononçant la formule magique adéquate puis il la cacheta d'une langue bien baveuse. Il arracha ensuite un de ses cheveux et colla le timbre en prenant soin de bloquer le cheveu entre ce timbre et l'enveloppe. Cinq minutes plus tard, il posa l'enveloppe dans la boîte à courrier, sur le bureau de la maitresse, avec le ferme espoir que ça marche.

Jules revint donc de classe de mer deux jours plus tard, alors que le facteur venait de passer.

La mère Duchemol était assise sur une chaise, à côté de sa porte d'entrée. Il se précipita vers elle. Elle se leva et, sur son visage soudain éclairé de soleil, il vit la marque sur sa joue. La forme bien rouge d'une main droite.

Jules avait réussi à lui envoyer une claque postale !



Achévé d'imprimer en janvier 2015 par CPI

Dépôt légal : septembre 2008